

BRICE COUTURIER



TOUT EST PARTI
DE LÀ

Éditions de
L'Observatoire

1969,
année fatidique

Du même auteur

Macron, un président philosophe, Éditions de l'Observatoire, 2017.

Réflexions sur la question gay, avec Guy Konopnicki, Lieu commun, 1988.

Une scène-jeunesse, Autrement, 1983.

En collaboration :

Comprendre la mondialisation III, avec Anne Bauer, Benoît Frydman, François Gaudu, Olivier Godard et Yannick Jadot, Éditions de la BPI, 2008.

Dictionnaire du communisme, collectif sous la direction de Stéphane Courtois, Larousse, 2007.

Existe-t-il une Europe philosophique ?, collectif, sous la direction de Nicolas Weill, Presses universitaires de Rennes, 2005.

Irak, An I. Un autre regard sur un monde en guerre, collectif, sous la direction de Pierre Rigoulot et Michel Taubmann, Le Rocher, 2004.

Brice Couturier

1969,
année fatidique

ISBN : 979-10-329-0388-9

Dépôt légal : 2019, août

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Malwina, qui n'a pas connu tout ça.
À la mémoire de mon père,
que j'ai tant énervé avec tout ça.

Introduction

« Or, l'expérience a prouvé qu'il est infiniment plus facile de reconstituer les faits d'une époque que son atmosphère morale : celle-ci ne se dépose pas dans les événements officiels, mais plutôt dans les petits épisodes particuliers tels que je voudrais les rapporter ici¹. »

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*

Un concentré d'esprit d'époque : *Easy Rider* (1969)

Dans l'avant-dernière scène d'*Easy Rider*, celle de l'ultime feu de camp partagé par les deux libres motards, qui précède exactement leur meurtre par des bouseux en camionnette, Wyatt (Peter Fonda) lance à Billy (Dennis Hopper) une réplique devenue fameuse : « *We blew it.* » On a foiré. On a merdé. On a loupé quelque chose. Billy tente de le convaincre du contraire : allons donc, nous avons revendu toute la came, nous voilà riches, nous allons pouvoir prendre une retraite dorée en Floride. On a toutes les raisons d'être heureux, mec ! Mais Wyatt insiste et répète : « *No, we blew it.* » Mécontent, insatisfait,

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, Belfond, p. 244.

il se retourne pour dormir. Billy reste seul à regarder le feu qui s'éteint. On a foiré. Mais quoi ? « Dennis [Hopper, également réalisateur du film] voulait que je donne des explications. Moi, je voulais rester énigmatique. Que tout le monde se demande : mais qu'est-ce qu'il veut dire ? Je voulais que les gens emportent chez eux cette question et qu'ils y réfléchissent », commente Peter Fonda dans le supplément filmé à l'occasion du 40^e anniversaire de la sortie du film. « Pourquoi disions-nous cela ? Que s'était-il donc passé ? » Voilà le genre de « petits épisodes particuliers » que j'ai souhaité redécouvrir, pour tenter de reconstituer l'« atmosphère morale » qui a marqué l'épilogue des fabuleuses années 1960.

Comme l'avait voulu Peter Fonda, on a beaucoup glosé sur la nature de l'échec final d'une randonnée en roue libre à la recherche d'une Amérique qui paraissait si excitante et prometteuse. Tout avait si bien commencé ! Revente avec un substantiel profit, à un jeune crétin du show-business voyageant en Rolls, d'une grosse quantité de poudre. Déjeuner en plein air avec une hospitalière famille de paysans. Pause intrigante dans une communauté de hippies. Fête psychédélique à New Orleans... Liberté en *choppers*, rappelant celle des ancêtres cow-boys, disponibilité, cheveux au vent, grands espaces... De quel échec au juste s'agissait-il ?

Les moralistes jugent que la balade des deux *bikers* était condamnée d'avance en raison des moyens par lesquels ils l'avaient financée : un trafic de drogue. Ils recherchaient une expérience purificatrice, la chance d'un nouveau départ. C'était incompatible avec le fait d'avoir dû planquer leur petite fortune en billets dans les réservoirs de leurs motos.

D'autres estiment que leur virée a sombré, en réalité, lorsqu'ils ont atteint leur objectif initial : le carnaval de La Nouvelle-Orléans. Le mauvais trip au LSD,

dans un cimetière, en compagnie de deux prostituées, révèle que Wyatt et Billy ne sont pas à la recherche du même idéal et qu'ils n'ont plus rien à faire ensemble. La preuve : après cet épisode, les paysages traversés n'offrent plus les libres espaces désertiques de l'Arizona ou du Nouveau-Mexique : partout, des usines moches, des ponts métalliques encombrés, des puits de pétrole en activité ; des camions, des voitures à présent bouchent leur horizon. La route n'est plus libre ni ouverte. La civilisation industrielle qu'ils fuyaient les a rattrapés. L'échec en question serait alors celui de leur quête d'innocence à travers la sauvage nature de l'Ouest américain. On le verra : la fin de l'Ouest et de ses promesses est l'une des obsessions du cinéma de l'époque.

Les politiques estiment que le film met en scène l'affrontement qui menace d'une nouvelle guerre civile les deux pôles d'une Amérique bipolaire. D'un côté, les chevelus en veste en daim à franges, qui jouent à l'amour libre et parcourent en tous sens les États-Unis à la recherche d'on ne sait quel idéal. De l'autre, les *rednecks* racistes en pick-up qui prennent la liberté des premiers pour une insulte à leur propre étroitesse d'esprit et à leur désir d'enracinement. « Ils n'ont pas peur de vous, ils ont peur de ce que vous représentez pour eux : la liberté » (fameuse réplique, improvisée, paraît-il, par Jack Nicholson). L'échec est celui de cette promesse d'émancipation. L'autre moitié de l'Amérique ne veut pas en entendre parler. Elle veut voir les hippies en prison, ou morts.

Les esprits philosophiques, eux, prétendent que la liberté des deux *bikers* tournait à vide, que cette virée à la recherche d'ils ne savaient pas quoi eux-mêmes était peut-être aimantée, d'entrée, par un secret désir de mort. Vient un moment où le désir de jouissance – par les drogues, la vitesse et le sexe – ne peut plus

être satisfait que par le trip ultime, le passage « de l'autre côté » – un des leitmotivs de la fin des sixties : « *Break on through to the other side*¹ » (The Doors).

Toutes ces interprétations comportent leur part de vérité. Mais il y en a une autre qui emporte davantage la conviction : *Easy Rider* est une parabole des sixties elles-mêmes. C'est tout le projet de la contre-culture, peut-être même plus généralement des ambitions radicalement refondatrices de nos prodigieuses années 1960, qui y est mis en récit et jugé en échec par des créateurs appartenant eux-mêmes au « mouvement ». Ce film, sorti dans les salles aux États-Unis en juillet 1969, prix de la Première Œuvre au Festival de Cannes la même année, peut être considéré comme une des traces les plus significatives laissées par l'humeur collective qui régnait à la fin des années 1960. Comme l'écrit Jean-Marc Thévenet, « *Easy Rider* appartient à cette catégorie de *films qui sont à l'heure*, pour reprendre l'expression du critique Serge Daney ; *an instant piece of history* (l'instantané d'un moment d'histoire)² ».

Easy Rider, road movie à moitié improvisé au cours d'une authentique dérive dans les États du Sud, est un concentré de l'esprit de son temps. On y ressent à la fois l'immensité des promesses et les signes avant-coureurs de l'échec et du gâchis. Ce sont les sixties qui s'achèvent sur un feu d'artifice et retombent en cendres. Comme si de fantastiques occasions avaient été perdues. Un autre acteur du film, Luke Askew, l'a ainsi interprété : « *Easy Rider*, c'est la balise de fin des sixties. Une gueule de bois d'une profonde tristesse. Comme souvent à la fin d'une grande époque. » Un bilan de faillite rendu grandiose par la beauté des

1. « Force ton passage vers l'autre côté. »

2. Jean-Marc Thévenet, *Moto. Le temps de la liberté. De la contre-culture à la custom culture*, Tana Éditions, 2018.

paysages traversés. Toute cette escapade, cette virée au gré du vent et des rencontres, débouche sur la mort et le néant. Une moto qui brûle entre route et rivière, filmée d'un hélicoptère qui prend de la hauteur et s'éloigne.

Une gueule de bois postrévolutionnaire

1969 est le millésime d'un tremblement de terre moral. Il a, certes, son épicentre aux États-Unis, au lendemain des assassinats de Martin Luther King Jr. et Bob Kennedy. Mais il a été ressenti partout, à des degrés d'intensité variables. Comme nulle autre, la jeunesse française aura rêvé, à la fin des années 1960, de révolution. La monopolisation du pouvoir par les mêmes partis, l'autoritarisme, l'arrogance et la centralisation des autorités publiques, l'apparente impraticabilité d'une alternance politique semblaient fermer pour longtemps l'horizon des réformes. En France, la société était entrée en ébullition, tandis que l'État demeurerait figé dans la haute idée qu'il se faisait de lui-même, chargé de l'intérêt collectif et garant de la continuité de la nation. Cet État, alors, n'était pas conçu comme un facilitateur des adaptations et des changements, mais, au contraire, comme une force de résistance. Cela rendait dévorante l'appétence pour une impossible révolution. C'est ce qui nous est arrivé après l'échec de Mai 68.

Le paradoxe, en effet, c'est que tant d'esprits aient pu prendre pour la promesse d'une révolution à venir l'échec politique de tous les « mouvements de 68 ». De la Convention démocrate de Chicago au Printemps de Prague, en passant par l'automne chaud italien, partout le même constat d'impuissance. Chez nous, les radios passaient la nouvelle chanson de Léo Ferré, « L'été

68 » : « Comme les enfants du mois de mai / Qui reviendront cet automne... » Beaucoup l'espéraient. Ils manquaient de réalisme. Des évolutions radicales, en germe dans les sixties, allaient affecter toutes les institutions de la société et bouleverser la culture, précipiter des évolutions mal perçues. Mais la révolution, elle, allait demeurer introuvable. Et les rares témoins lucides ne se faisaient déjà plus guère d'illusions¹.

On avait *joué* à la révolution. Cela avait inquiété l'ensemble des couches sociales conscientes de bénéficier du système capitaliste en rapide transformation. Notre « psychodrame » (comme avait diagnostiqué, à chaud, Raymond Aron) avait d'abord amusé puis ennuyé la génération au travail et aux affaires. Les ouvriers, qui constituaient encore un tiers de la population active à l'époque, avaient accompagné un bref instant le mouvement étudiant. Non par désir de révolution « prolétarienne », mais pour obtenir une sérieuse hausse de leurs salaires. D'autres revendications, portant sur les conditions et l'organisation du travail, restaient à satisfaire et elles allaient alimenter la grogne sociale des années 1970. Mais le Parti communiste avait eu bien tort de redouter une quelconque « contagion révolutionnaire ». Notre « critique de la société de consommation » ne pouvait qu'exaspérer des ménages chez

1. L'écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger, à Cuba pendant le début de l'année 1968, se souvient qu'à son retour à Berlin, le 1^{er} mai, il perçut les premiers signes d'un dégrisement. « On aurait dit qu'il y avait le feu partout [dans le monde]. Et pourtant, lors de la grande manifestation de mai dans Neukölln après l'attentat contre Dutschke, il régna une ambiance plutôt amortie. Je ne fus pas le seul à avoir le sentiment que nous nous trouvions dans un paquebot en train de sombrer. Naturellement, personne ne voulait en convenir. Mais bientôt les signes se multiplièrent que le pic de la révolte était derrière nous » (Hans Magnus Enzensberger, *Tumulte* (2014), traduit par Bernard Lortholary, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2018, p. 190).

qui le réfrigérateur et la voiture familiale n'avaient pas encore fini de se généraliser¹. 1969 marque à la fois le point culminant d'une tendance et son retournement.

À cette époque, Hunter S. Thompson, l'un des témoins les plus allumés des mouvements des sixties, témoignait :

Il y avait de la dinguerie dans toutes les directions, à n'importe quelle heure. [...] On pouvait faire naître des étincelles partout. Il y avait un fantastique sens universel que tout ce que nous faisons était *bien*, d'être en train de gagner... Là était, je crois, le moteur – ce sens de la victoire inévitable sur les forces de la Vieillesse et du Mal. Non pas dans un quelconque sens mesquin et militaire ; de cela, nous nous passions. Notre énergie allait simplement *l'emporter*. Ce n'était même pas la peine de se battre – de notre côté ou du leur. C'est nous qui avions la force d'impulsion ; nous chevauchions la crête d'une vague, haute et magnifique. Et maintenant, moins de cinq ans après, vous pouvez grimper sur une colline escarpée de Las Vegas et fixer l'Ouest, et avec les yeux qu'il faut, *vous voyez* presque la ligne de haute marée – cet espace où la vague finit par se briser avant de redescendre².

Le millésime 1969, un cru exceptionnel

En 1999, alors que je travaillais à *L'Événement du jeudi*, on nous avait demandé de raconter l'histoire d'une année qui nous paraissait importante, déterminante,

1. Taux d'équipement en réfrigérateurs en France : 7,5 % en 1954, 72 % en 1968. « L'année 1968 en France, plus que celle du Mai effervescent, est avant tout celle où la "machine à laver" atteint le seuil symbolique de la moitié des ménages » (Jean-François Sirinelli, *Génération sans pareille. Les baby-boomers de 1945 à nos jours*, Tallandier, 2016, p. 30).

2. Hunter S. Thompson, *Las Vegas Parano*, traduit par Philippe Mikrammos, Éditions Henri Veyrier, 1977, p. 84.

essentielle. J'avais choisi 1969. Drôle d'idée. Pourquoi justement l'année d'après celle *qui fut vraiment importante* – 68 ?, m'avait objecté le directeur de la rédaction. Il devait vite changer d'avis quand je lui eus rendu mon papier : l'arrivée de Nixon à la Maison Blanche et le départ de De Gaulle pour Colombey ; l'immolation par le feu de l'étudiant Jan Palach place Venceslas, à Prague ; les festivals de Woodstock et d'Altamont ; le premier homme sur la Lune et le premier vol de Concorde ; la guerre sanglante entre le FBI et les Black Panthers ; la bataille du Bogside en Irlande du Nord et l'élection de Bernadette Devlin à la Chambre des communes ; l'entrée dans la clandestinité de Baader, Meinhof et de leur « bande » en RFA, alors que Willy Brandt devenait le premier chancelier social-démocrate de l'Allemagne fédérale ; l'automne chaud des ouvriers italiens et l'attentat de la Piazza Fontana, à Milan ; les coups d'État en Syrie et en Libye qui installent respectivement au pouvoir Hafez el-Assad et Mouammar Khadafi ; le point culminant de la guerre du Biafra ; les affrontements sur la frontière entre la Chine et l'URSS ; l'émergence des mouvements de libération homosexuels sur Christopher Street ; la « rumeur d'Orléans » ; *L'Archéologie du savoir*, de Foucault, et *Ada ou l'Ardeur*, de Nabokov ; *Théorème*, de Pasolini, et *La Fiancée du pirate*, de Nelly Kaplan ; *La Horde sauvage* et *Butch Cassidy et le Kid* ; la « foire du sexe » de Copenhague et « Je t'aime moi non plus » au hit-parade... britannique ; la dissolution (encore tenue secrète) des Beatles et la sortie de leur ultime opus, *Abbey Road* ; l'invention du jazz fusion par Miles Davis (*Bitches Brew*) ; l'assassinat de Sharon Tate et de ses amis par les hippies drogués de Charles Manson...

Le millésime 1969 est déterminant sur tous les plans – politique, culturel, social. C'est l'année d'un grand tournant. Sur les braises de 1968, celles de l'échec

politique des contestations estudiantines, souffle alors le vent mauvais d'une radicalisation qui se trompe de lieu et d'époque. Il en disperse les brandons de tous côtés. Quand une mauvaise direction a été prise, c'est souvent un demi-siècle plus tard qu'on s'en rend compte. Notre problème, à nous, aujourd'hui, c'est que certaines des mauvaises solutions, bricolées alors face aux impasses des sixties, font tellement partie du paysage qu'on ne les distingue plus. D'où la nécessité d'une fouille archéologique. Ce sont ses résultats qu'on entend ici partager.

Le fantastique échec de 1968

Ce devait être en 1971. *Charlie hebdo* publia en pleine page une caricature de Richard Nixon sur laquelle était dessinée une cible. Avec des amis, nous avons découpé et punaisé cette page sur le tronc d'un arbre et nous nous exerçâmes à tour de rôle aux fléchettes sur le visage haï entre tous du président américain, ainsi que nous y invitait le journal satirique. Personne ne s'inquiéta pour l'arbre.

Pourquoi avons-nous haï Richard Nixon, alors que Leonid Brejnev, authentique brute politique, nous laissait indifférents ? alors que la plupart d'entre nous adulaient Castro et que beaucoup, comme moi, vouèrent un culte aberrant à Mao Tsé-toung ? C'est que Nixon incarnait de manière à peu près idéale tout ce qu'exécraient les « nouvelles gauches » de la planète. Et que, de son mandat, date un tournant dans l'histoire politique américaine : l'ancrage définitif à droite du Parti républicain. C'est ce que démontre Lawrence O'Donnell, l'auteur d'un livre récent consacré à cette exceptionnelle année 1968¹. Jusqu'alors, il y avait toujours eu, aux États-Unis, des républicains progressistes (surtout sur la côte atlantique), mais aussi des démocrates conservateurs (au sud). La vie

1. Lawrence O'Donnell, *Playing With Fire. The 1968 Election and the Transformation of American Politics*, Penguin, 2017.

politique américaine n'était pas vraiment définie par le clivage droite/gauche, mais par d'autres questions, plus importantes pour eux, comme celle du pouvoir des États face à celui de Washington, celle des questions sociales et surtout de la place des Noirs dans la société.

De l'élection présidentielle de novembre 1968 date l'élimination des républicains « libéraux » du parti de l'« éléphant ». Après leur défaite, le Parti républicain devint celui de la droite et le Parti démocrate, celui des gauches. 1969 marque donc l'alignement des États-Unis sur le clivage fondamental sur lequel reposait, depuis des décennies, la vie politique européenne. Le parti de l'Ordre face au parti du Mouvement. Une polarisation dont le pays n'est plus jamais sorti et qui a eu récemment tendance à s'aggraver. En 1969, le pays apparaissait comme très profondément fracturé.

Bob Kennedy : « Rentrez chez vous et priez pour la famille de Martin Luther King »

Le jour de son intronisation, le 20 janvier 1969, Richard Nixon prononça un discours qui, pouvant être considéré comme prophétique, cadre mal avec la piètre image que nous avons gardée de l'homme du Watergate. « Chaque moment dans l'histoire est fugace, précieux et unique. Mais certains se détachent comme des moments de commencement au cours desquels est fixé le cap qui va définir des décennies et des siècles. Il se pourrait que ce soit le cas de ce moment-ci. » Oui, en janvier 1969, l'histoire basculait dans une nouvelle dimension. Et Nixon allait être éjecté en route. En ce qui concerne son